



«Qui n'a légitimement salué la nuit du 9 novembre 1989 comme le début d'une ère nouvelle ?

«Mais en s'écroulant, le mur de Berlin a soulevé beaucoup de poussière, ajoutant ses gravats à la confusion de cette fin de millénaire quelque peu encombrée.

«Fin de guerre froide, fin de l'histoire, fin des idéologies sinon des idées, fin du politique et du social... On ne sait vraiment plus à quelle fin se vouer, comme si désormais le moindre effort de toute compréhension possible s'avérait mort-né, étant bien entendu que dans le sillage de la mort du communisme, c'est d'une nouvelle mort de Marx et du marxisme dont il serait réellement question.

«Que penser de cette pagaille sémantique qui n'a même pas l'excuse du baroque ou du romantisme ? Faut-il en rajouter sur le désenchantement du monde avec les agités de l'éphémère et du vide ? Après les nouveaux "philosophes", ces "philosophes" nouveaux, arpenteurs émérites de l'évanescence des choses, seraient bien inspirés en refaisant, eux aussi, les cages d'escalier.

«Que faire donc ? Pas grand-chose, si ce n'est justement refaire les cages d'escalier pour très modestement remettre nos raisons en chantier à la recherche d'un sens. Cette recherche est une trajectoire. Et comment la poursuivre sans jeter un regard sur le chemin déjà parcouru ? Paradoxalement, la faillite du communisme nous rend Marx, et c'est une chance pour les femmes et les hommes de progrès de pouvoir se réapproprier une tradition rationnelle et critique ainsi libérée de son carcan totalitaire.

... Au travail et à demain... »

Jean Ziegler est sociologue, député en Suisse et auteur de "La Suisse lave plus blanc" paru au Seuil.

Uriel da Costa est philosophe, ami de Michel Rocard.



75 F
Pierre Saumier

9 782905 538734

ISBN 2-905538-73-2
904051-3 91-04

A DEMAIN KARL

URIEL DA COSTA

JEAN ZIEGLER

HX
44
Z53
1991

RÉGI

JEAN ZIEGLER
URIEL DA COSTA

À demain KARL

De la fin
des Idéologies



RÉGINE DEFORGES
· EDITEUR ·

Jean Ziegler
Uriel da Costa

À DEMAIN, KARL

Pour sortir
de la fin des idéologies

Collection « Coups de gueule »

Collection dirigée par
Jean-Claude Gawsewitch

Éditions Régine Deforges
9, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

HX
44
Z53
1991

DANS LA MÊME COLLECTION :

- Marie-Christine Hugonot, *De l'art ou du cochon.*
- Guillaume Fabert, *Les Z'Héros du sport.*
- Fabien Gruhier, *Bas les pattes !*
- Catherine Carlson, *L'Amour, ça fait pas grossir.*

A. DEMAIN
KARL
Pour sortir
de la fin des technologies

Collection - Cours de...

A la table de qui le Juste refuserait-il de
[s'asseoir]

S'il s'agit d'aider la justice ?
Quel remède paraîtrait trop amer
Au mourant ?
Quelle bassesse refuserais-tu de commettre
Pour extirper toute bassesse ?
Si tu pouvais enfin transformer le monde,
Que n'accepterais-tu de faire ?
Qui es-tu ?
Enfonce-toi dans la fange,
Embrasse le bourreau, mais
Change le monde : il en a besoin !

Bertolt BRECHT,
Change le monde, il en a besoin.

J'ai appris une chose et je sais en mourant
Qu'elle vaut pour chacun :
Vos bons sentiments, que signifient-ils
Si rien n'en paraît au dehors ? Et votre savoir,
[qu'en est-il,
S'il reste sans conséquence ? [...]]

Je vous le dis :
Souciez-vous, en quittant ce monde,
Non d'avoir été bons, cela ne suffit pas,
Mais de quitter un monde bon !

Bertolt BRECHT,
Sainte Jeanne des abattoirs.

En haut et en bas ce sont deux langages
Deux poids, deux mesures,
Les hommes ont même figure
Et ne se reconnaissent plus.

Mais ceux qui sont en bas sont maintenus
[en bas
Pour que restent en haut ceux qui y sont
[déjà.]

Bertolt BRECHT,
Sainte Jeanne des abattoirs.

Ouvrages de Jean Ziegler

La Contre-Révolution en Afrique
Payot, 1963, épuisé.

Sociologie de la nouvelle Afrique
Gallimard, coll. « Idées », 1964, épuisé.

Sociologie et Contestation
essai sur la société mythique
Gallimard, coll. « Idées », 1969.

Le Pouvoir africain
Éd. du Seuil, coll. « Esprit », 1973 ;
coll. « Points », nouv. éd. revue et augmentée, 1979.

Les Vivants et la Mort
essai de sociologie
Éd. du Seuil, coll. « Esprit », 1975 ;
coll. « Points », nouv. éd. revue et augmentée, 1978.

Une Suisse au-dessus de tout soupçon
(en collab. avec Délia Castelnuovo-Frigessi,
Heinz Hollenstein, Rudolph H. Strahm)
Éd. du Seuil, coll. « Combats », 1976 ;
coll. « Points Actuels », nouv. éd., 1982.

Main basse sur l'Afrique
Éd. du Seuil, coll. « Combats », 1978 ;
coll. « Points Actuels »,
nouv. éd. revue et augmentée, 1980.

Retournez les fusils !
Manuel de sociologie d'opposition
Éd. du Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 1980 ;
coll. « Points Politique », 1981.

Contre l'ordre du monde : les Rebelles
(mouvements armés de libération nationale)
Éd. du Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 1983 ;
coll. « Points Politique », 1985.

Vive le pouvoir !
ou Les Délices de la raison d'État
Éd. du Seuil, 1985.

La Terre qu'on a
Luttes et défaites du tiers monde
(en collab. avec Laurence Lhomme)
Éd. EDI, 1989.

La Victoire des vaincus
Oppression et résistance culturelle
Éd. du Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 1988 ;
coll. « Points Actuels »,
éd. revue et augmentée, 1991.

La Suisse lave plus blanc
Éd. du Seuil, 1990.

Ce livre est dédié à la mémoire de :
Guillermo Ungo, président du Front démocratique — FMNL — du Salvador, vice-président de l'Internationale socialiste, mort au Mexique, le 28 février 1991 ;

Kazem Radjavi, patriote iranien, assassiné à Tannay (Suisse) le 24 avril 1990 ;

Bruno Kreisky, ancien chancelier d'Autriche, mort à Vienne le 29 juillet 1990 ;

André Chavanne, conseiller d'État (ministre) de la République et canton de Genève, mort à Genève, le 25 septembre 1990.

SOMMAIRE

Avant-propos	13
État des lieux	19
I. Défense par trois :	
1. Ce qui reste lorsqu'on a tout oublié	27
2. Les aventures de la raison	39
3. Changer la vie ?	48
II. Reconstruction par trois :	
1. Éloge de la social-démocratie	60
2. La solitude du tiers monde	72
- Tyrannies	72
- La déconnexion	87
3. Pour l'Éthique	101
Pour le socialisme démocratique	109
Annexes : Des veilleurs de nuit	113

AVANT-PROPOS

« Il ne faut pas toujours tellement épuiser un sujet qu'on ne laisse rien faire au lecteur. Il ne s'agit pas de faire lire, mais de faire penser. »

Baron de la Brède de Montesquieu

Au début du XVII^e siècle, Uriel da Costa, Portugais descendant de juifs convertis, trésorier d'une collégiale catholique, quitte Porto pour Amsterdam où il entend retrouver ses racines. Mais, rejeté aussi par la communauté juive dont il n'accepte pas les contraintes religieuses, il dénonce les impostures du dogme dans son *Autobiographie*, vigoureux plaidoyer en faveur de la liberté de pensée. Ni juif, ni chrétien, pas même athée : une expérience partagée et prolongée par Spinoza qui en fera un système...

Uriel da Costa est le pseudonyme d'un jeune philosophe savoyard qui prépare actuellement une thèse sur Spinoza. Ami de Michel Rocard, il est, avec moi, coauteur de ce petit livre.

A *demain Karl...* procède de nos incessantes discussions, de nos interminables conflits, d'une espérance partagée et de l'intelligence de l'amitié. Même de dimensions réduites, un tel livre pose des problèmes : on ne peut écrire à quatre mains. Or, pour qu'un texte garde sa cohérence, sa force de conviction, son style, il faut qu'un auteur assume entièrement son écriture et ses opinions. Uriel da Costa et moi, nous nous sommes donc partagé les chapitres... Certaines de ses analyses rencontrent mon opposition. Je ne partage pas toutes ses indulgences pour le parti socialiste français, ses stratégies changeantes, ses volte-face. Je suis en désaccord aussi avec sa critique radicale du parti communiste français dont je juge important le combat pour la justice sociale et je tiens pour essentielle l'action de Régis Debray et de Max Gallo.

Dans l'hémisphère Nord, aujourd'hui, le fond de l'air est glacé. La barbarie nouvelle est arrivée, avec son imbécile exaltation de la réussite individuelle, de la compétition brutale célébrant comme une victoire de l'esprit l'écrasement du faible par le fort, le refus triomphant de toute forme de solidarité. Soyez calculateurs et pragmatiques. Le riche a raison, le pauvre a tort. Un vice secret explique sûrement sa pauvreté. La pensée de la totalité ? Une vieille lune. Tout juste bonne pour meubler les loisirs de quelques gauchistes attardés. Une pensée critique ? Vous n'y pensez pas. La pensée doit être performante, donc fonctionnelle. Pour l'homme instrumentalisé par la rationalité marchande, il n'existe plus qu'une unique pensée « juste » : celle produite par la raison instrumentale, justement. Et d'ailleurs l'« instrumentalité » est le vrai sujet de l'histoire.

Et que dire du tiers monde ? Il n'intéresse plus que quelques groupuscules d'hommes et de femmes lucides et obstinés. La grande presse ? Elle se drape dans son « réalisme » : « Nous avons été tellement trompés. Vos peuples en lutte, souffrants, résistants ? On a compris : au bout de chaque insurrection, il y a un Pol Pot qui attend, tapi dans l'ombre. »

Perversions nécessaires, programmées de toute éternité, lente dérive de chacun des grands mouvements de libération nationale... Les dignes exégètes, commentateurs, éditorialistes de la presse parisienne ne font pas dans le détail. Dans les universités, les instituts, les organismes de recherche, les enseignements, les programmes consacrés aux destins multiples et la plupart du temps tragiques des peuples de la périphérie, se réduisent avec chaque nouvelle année académique. Il paraît que ce sont les crédits qui manquent. La pensée anti-impérialiste est aujourd'hui archi-minoritaire. Ceux qui la préfèrent font figure d'anabaptistes vaguement agaçants, parfois sympathiques, mais toujours anachroniques.

En bref, pour la haute intelligentsia parisienne, pour les papes patentés du savoir, nous ne sommes plus dans le coup.

Le baron de la Brède de Montesquieu, qui n'était pas un révolutionnaire ni même un démocrate, mais qui, impuissant, assistait aux premiers ravages de l'impérialisme espagnol dans les Amériques, écrit : « Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde ont dit une grande absurdité ; car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents ? ¹ » En cette fin du XX^e siècle, dans les

1. Montesquieu, *L'Esprit des lois*, vol. I, Paris, Garnier-Flammarion, 1979, p. 123.

sociétés industrielles de l'hémisphère Nord, la bêtise est au pouvoir. Les hécatombes de la faim, les désastres de la sécheresse cyclique, le continuel sous-développement de tant d'économies périphériques, les chutes répétées des prix des matières premières, les mères tuberculeuses, les bébés rachitiques, ridés comme des vieillards, les familles éclatées, les pleurs, la bilharziose¹, le kwashiorkor², les guerres entre voisins exsangues, la prostitution massive et l'abandon d'enfants, le chômage permanent, les océans de bidonvilles qui s'étendent en Amérique latine, en Asie, en Afrique ? « Événements regrettables, mais hélas, difficilement évitables. Événements si complexes que l'on n'arrive pas à les expliquer... Des pauvres, des misérables, il y en a toujours eu. Oui, Monsieur. La fatalité, je vous le dis. »

Un impératif catégorique habite ce petit livre : un ordre du monde qui donne comme naturels, universels, nécessaires la richesse rapidement croissante de quelques-uns et le dépérissement continu du plus grand nombre, et où les libertés fondamentales, le relatif bien-être, les droits civiques des démocraties industrielles sont payés par la misère, le sang, l'exploitation d'anonymes multitudes de travailleurs du tiers monde, est un ordre inacceptable. Il faut le changer radicalement.

En 1661, pendant son séjour au Rijnsburg, Spinoza note : « Les idées fausses et inadéquates s'enchaînent les unes aux autres, aussi nécessairement que les idées justes

1. La bilharziose est une maladie parasitaire affectant l'appareil digestif ou le système urinaire et provoquant des hémorragies. Elle frappe plus de 200 millions de personnes dans le monde.

2. Kwashiorkor (mot bantou : « enfant rouge ») : malnutrition grave du jeune enfant qui le gonfle d'œdèmes, lui décolore la peau et les cheveux et le tue rapidement.

et adéquates¹ ». Détruire la logique apparemment contraignante de la rationalité marchande, montrer qui elle sert et comment elle les sert, constitue la première tâche de ce livre. Nous verrons ensuite les dangers que nous fait courir, à nous hommes d'Occident, la continuelle extension de cette rationalité marchande.

Avec Uriel da Costa, je revendique le droit à la pensée de la totalité, l'héritage et la filiation d'une tradition de raison que depuis Kant on nomme « critique ». Tout ne se vaut pas. Il existe des hiérarchies et des identités. La gauche n'est pas la droite et « l'ère du vide » annoncée par la société post-industrielle et médiatique n'est pas un progrès². Le monde n'est pas un pur spectacle... Le triomphe de l'individualisme forcené et de l'esprit de concurrence sur la raison de solidarité, la réduction de l'homme à sa fonctionnalité marchande préparent une régression de civilisation. Il y a des principes sur lesquels il est impossible de transiger : celui de l'exigence du bonheur pour tous, de l'identité vécue entre tous les hommes. Moi je suis l'autre, l'autre est moi. L'inhumanité qui atteint l'autre détruit l'humanité en moi. L'idée première de ce livre appartient à Jean-Claude Gawsewitch. Sans son conseil amical, son attention vigilante, ce projet n'aurait pu être mené à son terme. La mise au net du manuscrit a été assurée avec compétence et une infinie patience par Marie-Ange de la Sen. Uriel da Costa et moi-même leur exprimons notre profonde gratitude.

Jean Ziegler,
Genève, mars 1991.

1. Spinoza, *L'Éthique*, traduction Charles Appulin, *Œuvres*, vol. III, Paris, Garnier-Flammarion, 1965.

2. Richard Labévière, Christophe Devouassoux, *Éloge du dogmatisme*, éd. de l'Aire, Lausanne et Paris, 1989.

ÉTAT DES LIEUX

« Nous mènerons encore plus qu'un deuil,
chantant l'hier, chantant l'ailleurs, chantant
le mal à sa naissance et la splendeur de
vivre qui s'exile à perte d'hommes. »

Saint-John Perse,
Exil.

Qui n'a légitimement salué la nuit du 9 novembre 1989 comme le début d'une ère nouvelle ? Mais en s'écroulant, le mur de Berlin a soulevé beaucoup de poussière, ajoutant ses gravats à la confusion de cette fin de millénaire quelque peu encombrée. Fin de la guerre froide, fin de l'histoire, fin des idéologies sinon des idées, fin du politique et du social... On ne sait plus à quelle fin se vouer, comme si désormais le moindre effort de toute compréhension possible s'avérait mort-né, étant bien entendu que dans le sillage de la mort du communisme, c'est d'une nouvelle mort de Marx et du marxisme dont il serait réellement question. Que penser de cette pagaille sémantique qui n'a même pas l'excuse du baroque ou

du romantisme ? « Marx agonise » : c'est la manchette d'un quotidien de Genève, qui annonce en ces termes choisis la chute du mur, le mur de la honte, le « rideau de fer » qui renvoie l'écho : « *Ich bin ein Berliner* », « le symbole de la guerre froide et de la coupure du monde en deux blocs opposés. » Et la presse de la cité de Calvin ne fait pas exception puisque la plupart des médias nouent explicitement le lien entre la fin de Yalta et celle de ce qu'il est convenu d'appeler « l'idéologie marxiste ». Les « unes » rivalisent de comparaisons, de métaphores et de grands titres pour bien persuader leurs lecteurs que le « grand barbu de Trèves » est, cette fois-ci, définitivement mort, et bien mort, terrassé par une terrible accélération de l'histoire.

Alors les journaux deviennent passionnants, forcément passionnants parce qu'un des moyens les plus immédiats pour essayer de mieux comprendre comment nos sociétés génèrent leurs pré-jugés : certitudes sensibles échangées comme autant de vérités universelles devenues indiscutables, évidentes.

Évidence aveuglante et relevant quasiment de l'inné, ici même naturel... Une seconde nature omniprésente envahissante qu'on ne peut pas ne pas interroger, relire moins immédiatement.

En somme : démêler la presque permanente confusion entre la nature et l'histoire, effectuer un déchiffrement de l'actualité, pratiquer le « flair sémiologique » de Roland Barthes et Umberto Eco, c'est-à-dire tenter de saisir du sens justement là où il ne semble y avoir qu'une accumulation de faits contingents, bref, partir d'événements pour les faire « parler », sans pour autant les faire parler au nom d'une autre vérité qu'il suffi-

rait de dévoiler ou d'attraper comme un oiseau à la glue. Encore plus bref : renouer avec une certaine tradition critique.

C'est de cette tradition là dont il est ici question, mais encore un instant, feuilletons les journaux.

Novembre 1990 : plusieurs centaines de milliers de lycéens français descendent dans la rue. Quelques casseurs débarquent des banlieues et pillent des vitrines. Le président de la République reçoit les lycéens qui réclament plus de milliards. A titre d'exemple : « Si la France couve aujourd'hui une crise générale ou éprouve le besoin de s'étendre sur le divan pour une psychanalyse nationale, c'est d'abord parce qu'elle a vécu plus que tous les autres États occidentaux sous l'influence du marxisme. L'affrontement droite-gauche y avait pris une dimension idéologique hors du commun. Emportés et aveuglés par ce débat, nous n'avons su construire aucune alternative. Résultat : l'écroulement des pays de l'Est, que nous avons salué comme une victoire, nous recouvre de sa poussière et de quelques gravats. Il signe aussi une certaine défaite de la pensée française, brutalement plongée dans le vide. Nos politiques ne savent plus contre qui s'opposer, nos intellectuels contre qui penser. »

Voilà à peu près résumé par *Le Point* le sentiment de la droite parlementaire. D'autres événements auraient pu illustrer le même propos, comme si dès qu'éclataient crises, affaires, explosions sociales et tensions internationales, la mise en cause du marxisme constituait le meilleur des fils conducteurs possibles pour effectivement dire qu'avec la chute du mur, c'est en définitive la victoire du capitalisme qu'il conviendrait de justement saluer.

Après le nez par terre, c'est la faute à Voltaire, le ruisseau et Rousseau, aujourd'hui,

c'est la faute à Marx ; une mise en cause généralisée qui désormais fonctionne comme pré-jugé dominant, sans pouvoir encore dire son vrai nom.

Idéologie, nouvelle idéologie produite non seulement par les journaux, mais également relayée par la plupart des forces politiques, y compris celles dont le marxisme constituait une référence obligée.

Engagés dans un grand débat consacré à leur *aggiornamento*, les socialistes eux aussi s'éloignent d'un système de références devenu quelque peu encombrant et pour certains incongru.

Au comité directeur du 29 septembre 1990, le secrétaire national au « Projet pour la France de l'an 2000 » Michel Charzat, proche de Jean-Pierre Chevènement, chef de file de la prétendue gauche du PS, présente les conditions d'un grand débat : « L'histoire s'est remise en mouvement. Démentant les conceptions déterministes, libérales ou marxistes, les événements de ces derniers mois rappellent que notre époque ne peut être expliquée seulement par l'économie. »

Renvoyer dos à dos libéralisme et marxisme, ce dernier ici considéré comme un économicisme simpliste, ramène inévitablement aux difficultés de l'interprétation.

Quel marxisme ? Question centrale mais encore prématurée à ce stade de l'état des lieux. Lieux indifférenciés, pleins des mêmes résonances comme aussi à Strasbourg fin août 1990, lors de la rentrée politique des amis de Michel Rocard.

Jeune théoricien de la gauche intelligente, Patrick Viveret s'adresse aux animateurs des clubs « Convaincre », réseaux de réflexion politique proche du Premier ministre, en invoquant lui aussi la grande rupture avec le marxisme, comme si la gauche démocratique assumait les responsabilités posthumes du « socialisme scientifique ».

Même ambiance dans l'enceinte du congrès du parti socialiste ouvrier espagnol qui se déroule à Madrid les 9, 10 et 11 novembre 1990, où là encore la négation du marxisme prend des tournures de cérémonie expiatoire comme pour définitivement laver la mémoire de la gauche méditerranéenne d'une faute invouable.

Exsangues après la réunification, les sociaux-démocrates allemands entonnent le même refrain, comme leurs collègues autrichiens et travaillistes britanniques. Négation non pas argumentée pour une quelconque explication avec quelqu'un ou quelque chose qui ferait résistance et qu'il faudrait dépasser, mais négation pure, « néantisation » appuyée comme si la philosophie de Karl Marx n'avait tout simplement jamais existé... Une seconde mort en quelque sorte, déchirée par les ronces innombrables sur cette pierre tombale, dont elle ronge inexorablement toute inscription, même jusqu'au nom.

Paris 23 octobre 1990, 19 h 29 (AFP) : « Le philosophe français Louis Althusser est décédé lundi à 72 ans, à l'hôpital de La Verrière au Mesnil-Saint-Denis (banlieue parisienne), a-t-on appris mardi à l'École normale supérieure, où il avait longuement enseigné. Le philosophe avait notamment été un maître à penser renouvelant l'idéologie marxiste. » La nouvelle passe presque inaperçue. Deuxième mort là aussi et précisément là. Avant même d'évoquer son itinéraire intellectuel, *Libération* du lendemain commencera par nous rappeler qu'il ne supportait pas l'idée d'avoir des enfants et que, souffrant de psychose maniaco-dépressive, il avait étranglé sa femme Hélène le 16 novembre 1980, avant d'être conduit à Sainte-Anne. Nicolas Poulantzas, son élève, s'est jeté par la fenêtre, le linguiste Michel Pécheux a plongé dans la Seine. Heureu-

sement qu'Étienne Balibar et Pierre Macherey tiennent bon. Bref, Althusser emporté par un fait divers...

Une nouvelle fois bien seul, mais toujours opiniâtre dans son métier d'informer, *Le Monde* rend néanmoins un dernier hommage au « caïman », c'est-à-dire au responsable des études de philosophie à l'ENS de la rue d'Ulm, « dans la lignée de Marx et de Spinoza ». Christian Delacampagne : « Au-delà des polémiques auxquelles ils n'ont pas fini de donner lieu et par-delà la tragédie de novembre 1980 que rien ne peut justifier même si Althusser lui-même en a payé très cher les conséquences, ses principaux livres continuent de mériter notre respect ; moins pour leurs conclusions toujours discutables, que par la leçon de courage et d'honnêteté intellectuelle qu'ils nous dispensent. »

C'est tout, mis à part un éloge de qualité, entre un papier sur Thatcher et de Gaulle et un autre concernant « l'entreprise à la recherche d'elle-même... » Où ça ? Dans la *Revue des deux mondes*. On croit rêver ! Comme si une fois de plus l'effondrement du communisme et la falsification du marxisme pratique produisaient logiquement l'oubli du philosophe lui-même.

Étonnement dû non pas au fait d'être ou de ne pas être althusserien, au-delà aussi de toute dimension affective (et quand bien même), mais davantage lié à l'absence de toute problématique, à la rupture avec toute quelconque mémoire minimale nécessairement entraînée dans le trou noir de cette disparition. Comme si ne pas s'expliquer avec le philosophe présentait l'infime avantage de ne pas s'expliquer avec sa pensée non plus... Personnalisation abusive devenue spontanément inévitable.

Sous d'autres cieux, la publication des 130 volumes des œuvres complètes de

Marx et Engels doit être interrompue faute de fonds nécessaires, apprend-on à Berlin auprès de l'organisme chargé de la privatisation des biens de l'État dans l'ex-RDA, la *Treuhandgesellschaft*. 43 volumes ont déjà paru. Un comité d'enseignants, de chercheurs et de responsables politiques tente d'obtenir le déblocage des fonds. « Il faut que le projet soit mené à bien, car les générations actuelles et futures de chercheurs ont besoin de l'édition complète, qu'ils soient marxistes, non-marxistes ou anti-marxistes », lit-on dans une lettre du comité adressée à la *Treuhandgesellschaft*.

Le même jour, le parti communiste au pouvoir en Mongolie abandonne les principes fondamentaux de Marx et de Lénine qu'il juge dépassés, annonce son secrétaire général Gombojavyn Ochirbat. On pourrait poursuivre encore longtemps.

Bref, ces quelques coupures de presse, manifestations phénoménales de l'écume des jours, ces « aventures » de l'esprit nous ramènent chacune à sa manière à l'état actuel de la pensée, son avenir et sa pratique effective momentanément enlevée par les théoriciens du désenchantement, les néo-admirateurs du général de Gaulle et autres redécouvreurs. Sur les gravats du mur aucune idée nouvelle n'avait germé, rien n'a poussé sinon de vieilles rivalités régionales, ethniques et religieuses.

A l'Ouest quel avenir, quel horizon tout court ? Quelques raisons nécessaires de remettre en chantier une réflexion minimale, précisément en partant de cet acharnement très en vogue aujourd'hui à décréter une nouvelle fois la mort définitive de Karl Marx ?

A un quotidien américain ayant annoncé par erreur son décès, Mark Twain écrivit au rédacteur en chef que la nouvelle était très exagérée...

I. DÉFENSE PAR TROIS

« Je ne suis pas de ceux qui sont fanatisés par leur pays ou encore par une nation particulière ; mais je vais pour le service du genre humain tout entier ; car je considère le Ciel comme la Patrie et tous les hommes de bonne volonté comme les concitoyens en ce Ciel ; et j'aime mieux accomplir beaucoup de bien parmi les Russes que peu parmi les Allemands et autres Européens [...] Car mon inclination et mon goût vont au bien général. »

Liebniz,
Lettre à Pierre I^{er}, 16 janvier 1796.

1. Ce qui reste quand on a tout oublié

✧ « Le problème crucial de notre temps est celui de la nécessité d'une pensée apte à relever le défi de la complexité du réel, c'est-à-dire capable de saisir les liaisons, interactions et implications mutuelles, les phénomènes multidimensionnels, les réalités qui sont à la fois solidaires et conflic-

tuelles (comme la démocratie elle-même est le système qui se nourrit d'antagonisme tout en les régulant). »

Edgar Morin,
Le Monde du 22 septembre 88.

Une nouvelle très exagérée... Par rapport à cette nouvelle, les communistes français restèrent bien évidemment inaptes au déchiffrage. Ne revenons pas sur le rapport Khrouchtchev, l'affaire Kravchenko, la Hongrie, la Tchécoslovaquie et toutes les occasions de lucidité jamais retrouvées, mais restons plutôt sur l'histoire plus récente qui devait suivre la chute du mur. Au-delà du saisissant constat, de l'ampleur du désastre, désastre et échec d'une réalité délirante sous couvert de « socialisme réel », de belles âmes du PCF veulent encore se convaincre et nous convaincre que nous assistons simplement à la phase négative d'une figure dialectique inachevée qui fatalement fera ressurgir *une eschatologie sociale rédemptrice, autrement dit la victoire finale*.

Ainsi, en vertu de ce système, Lucien Sève, qui cherche désespérément un second souffle pour le communisme, constate qu'« un socialisme meurt, un autre tente de renaître ».

Comme si tout ce qui s'était fait jusqu'à maintenant sous le label du « socialisme réel » n'entretenait qu'un rapport lointain avec le « vrai communisme », celui-ci qui contrairement à celui-là désignerait toujours un idéal de progrès et de justice sociale.

Nouvelle invention du comité central souffrant d'abstraction et de langue de bois pour masquer sa seule réalité effective : un profond désarroi tantôt grotesque, le plus souvent pathétique.

Nouvelle invention qui, semble-t-il, entretient encore les liens de proche parenté avec le « socialisme réel » demeuré et même avec la pensée la plus authentique de Marx lui-même, mais là aussi, procédons selon l'ordre des raisons.

En dépit de l'air du temps et de l'« irrécupérabilité » des communistes français, Marx et le marxisme sont-ils pour autant définitivement morts ?

Vers la fin de sa vie, l'auteur du *Capital* défendit avec beaucoup de vigueur Hegel, unanimement considéré par l'intelligentsia dominante comme un « chien crevé ».

Aujourd'hui, défendre Marx comme il le fit pour ce « chien crevé de l'idéalisme », délimite un des impératifs catégoriques de notre temps. Une défense là encore, non pas nostalgique ou affective, mais fondée notamment sur trois couches de nécessité. La première indique comment de nombreux éléments centraux de la pensée de Marx constituent des articulations majeures et vitales de notre grammaire idéologique actuelle.

La deuxième balise la solidarité et l'enchaînement de différentes étapes de la mémoire occidentale dans des filiations propres. Prenons bien soin d'écrire « mémoire » et non « histoire », notion linéaire et par trop saturée d'incessantes justifications incantatoires.

Enfin une dernière couche de nécessité, ayant bien sûr partie liée avec les deux précédentes, concerne plus précisément notre aptitude à nous révolter, aurait dit Sartre, à comprendre notre réalité, voire à la transformer.

La prise en compte ou la négation du marxisme continuent malgré tout à avoir beaucoup à faire avec le désir ou le non-

désir de changement. Et ici dans le sillage de sa mort, Marx n'entraînerait-il pas d'autres disparitions récurrentes, pour n'évoquer que celle de Rimbaud et autres partisans du « Changer la vie », ou plus modestement d'une citoyenneté active, voire du degré zéro de toute participation sociale encore possible ?

Cette défense de Marx et du marxisme fait question indépendamment d'un problème d'appartenance et d'étiquette. D'où parlez-vous ? Autrement dit, « être ou ne pas être marxiste » ? Interrogation inévitable, inévitablement formulée en ces termes selon les variantes du genre ; peut-on encore être marxiste aujourd'hui ? Comme si tout un chacun était tenu de dramatiser ainsi son appréciation sur le mode shakespearien de l'« être ou ne pas être » !

Mais si on tient vraiment à faire de la métaphysique, alors commençons par : « Pourquoi y a-t-il une chose plutôt que rien ? » Comme si notre confrontation avec Marx devait obligatoirement se réduire à la question du sujet. Une question la plupart du temps formulée de l'extérieur, selon les données formelles de l'appartenance et de l'exclusion. Une question d'emblée problématique.

Dans la pensée marxiste, la problématique du sujet est certes importante, mais c'est déjà une interrogation interne qui se déploie sur le terrain conceptuel et métaphysique. A la question extérieure de l'être, souvent propice à de mauvaises querelles, doit répondre une mise en perspective visant à restituer cette pensée dans ses filiations légitimes, dans un « avant » et un « après » qui permettent d'en mieux repérer la genèse, les aboutissements et les transformations qui ne manquent pas d'altérer et de travailler intérieurement toute pensée vivante.

Êtes-vous marxiste ?

Rejeter une telle formulation n'a pas qu'une portée négative mais consiste, au contraire, à renvoyer dos à dos, disons, pour faire court, les scolastiques et les positivistes. Expliquons-nous ! Durant des décennies, les représentants de la « vulgate marxiste » ont lu, commenté et proposé la pensée de Marx sous le mode de l'être. De l'establishment universitaire aux réseaux culturels et artistiques les plus divers on était marxiste, comme on fut existentialiste dans le Saint-Germain-des-Prés de la Libération. Pas un morceau de l'œuvre de Marx ne fut abandonné à la critique rongeuse des souris : l'exégèse et l'herméneutique spécialisées fleurissaient, les compagnons de route aussi et le parti communiste français jouissait d'un grand prestige.

Même si ce dernier a laissé quelques plumes dans les événements de mai 68, le marxisme comme idéologie dominante de ces milieux s'en est trouvé conforté, même si, à l'occasion, les « humanistes » découvrant Gramsci s'affrontaient sans concession au scientisme des althusseriens.

Les *disputatio*, rarement fondés sur des pratiques sociales ou politiques, ont très souvent dégénéré en querelles byzantines, faisant prédire non sans quelque raison à Raymond Aron, dans son *Opium des intellectuels*, la fin de l'âge idéologique, examen perspicace des mœurs de la « planète Marx » toute occupée à interpréter et réinterpréter les intentions du grand barbu comme les scolastiques l'avaient fait avec la pensée d'Aristote durant des siècles.

Sur cette planète au demeurant fort sympathique, tout ne fut pas totalement dommageable et les recherches structuralistes menées dans des directions aussi différentes que la linguistique, l'ethnologie ou la psychanalyse ont renforcé l'usage tous ter-

rains de la pensée marxiste avec souvent beaucoup de bonheur et selon des rationalités propres d'un vrai travail en acte.

De fait, l'essor des sciences sociales a pu prendre durablement l'ampleur qu'on connaît en puisant généreusement concepts et méthode dans la substance de la pensée marxiste.

Mais en « marxisant » à tort et à travers la plupart des objets et procédures de notre univers culturel, les scolastiques ont grandement favorisé le rejet actuel du marxisme. Les positivistes (et c'est méchant pour Auguste Comte) viennent ensuite mais sont parfois les mêmes qui s'adonnent à la scolastique de l'être et du non-être, les mêmes un peu vieilles et passées du « col mao au Rotary »¹, maniant avec brio le reniement de soi-même.

C'est parce qu'on a été stalinien, maoïste ou autre chose et qu'on s'est largement trompé, mais qu'on le reconnaît sans arrêter de le dire et de le répéter (de préférence en direct), qu'aujourd'hui on est forcément les plus en phase avec la vérité de l'air du temps.

La formule ici en vigueur : « **Le marxisme est dépassé.** » Par quoi ? Et pourquoi ? On attend la réponse... Comme il est souvent judicieux d'en revenir aux mots eux-mêmes, considérons brièvement ce que « dépassé » veut dire.

« Dépassé », chose archaïque, comme si, en vertu d'un évolutionnisme inéluctable, les théories se transformaient comme les espèces. A l'image de certains équipements industriels rendus obsolètes par l'avancée technologique, le marxisme se trouverait périmé, suite à l'apparition d'un matériel

1. Guy Hocquenghem, *Ceux qui sont passés du col mao au Rotary*, Albin Michel, 1987.

« nouveau » de meilleure qualité ou d'une meilleure rentabilité.

Les positivistes considèrent non seulement que l'histoire des idées se déroule d'une manière continue, comme on défait un rouleau d'étoffe, mais surtout que dans ce « dépassement » s'effectue un progrès, un « surpassement » au sens où Flaubert écrit notamment : « S'il avait eu ce don-là, Hugo aurait dépassé Shakespeare... »

Mais revenons aux trois couches de nécessités sur lesquelles pourrait prendre appui une défense opératoire du marxisme. La première insistait sur ce qui reste aujourd'hui de la pensée marxiste. Là n'est pas le lieu d'explorer en détail les écrits ou de réécrire les bons manuels disponibles sur la question dont *La Pensée de Karl Marx* de Jean-Yves Calvez¹ ou les travaux de Henri Lefebvre par exemple. Cet « héritage » ne va pas de soi tellement il participe à la pagaille sémantique de cette fin de siècle et ce n'est pas un des moindres mérites de Louis Althusser d'avoir clairement montré à quel point le marxisme se constitue en premier lieu comme philosophie critique : critique de l'idéalisme allemand, critique de l'idéologisme en général, mais surtout critique de la société britannique du début du XIX^e siècle en plein essor industriel. Point donc chez Marx de théorie de l'économie planifiée ni de théorie de l'État. Le marxisme n'est pas un économisme, encore moins une conception arrêtée de l'État prolétarien. Les régimes marxistes n'existent pas et bien rares sont les médias à ne pas omettre Lénine et le léninisme lorsqu'ils évoquent tel ou tel pays.

1. Le Seuil, 1965.

Dans l'idéologie spontanée de l'information, le marxisme, le léninisme, le communisme et le socialisme finissent par s'identifier, par s'abolir dans la même continuité. Rien d'étonnant donc à ce qu'on passe si aisément de la chute du mur de Berlin à l'agonie d'une pensée. Au-delà de cette confusion il subsiste ce que Jean-Yves Calvez appelle un « certain réalisme de Marx » : l'homme, c'est le « monde l'homme » a dit l'auteur du *Capital*. On ne voit pas très bien encore aujourd'hui, même après la chute du mur, comment appréhender telle ou telle dimension humaine en dehors de toute « immersion », en dehors de toute implication sociale. En ces temps de vide idéologique, il importe encore de pouvoir ainsi rappeler que l'esprit — ou l'âme — et toute tentative de transcendance absolue aura bien du mal à s'abstraire de tout corps physique, social et linguistique, tout ayant toujours déjà commencé... Cette prise en compte obligée découle bien évidemment de toute la tradition matérialiste, mais aucun des prédécesseurs de Marx n'avait mis à jour si radicalement l'implication humaine dans ses procédures de travail, de consommation, et de re-création.

Sans trancher la discussion inachevée entre le « jeune Marx » et le Marx du *Capital*, comment ne pas voir à quel point le concept d'*aliénation* autour duquel se construit le si riche apport de l'École de Francfort met aujourd'hui en lumière crue de nombreux modes et de nouvelles conditions inégales de travail ? Jean-Yves Calvez : « Marx a un sens aigu de l'*aliénation*, c'est-à-dire du danger que les hommes se perdent ou se trahissent, dans et par les œuvres mêmes au moyen desquelles ils cherchent à se réaliser. Cela concerne les produits de leur travail et de leur génie, ou encore les "produits" de la science et, fina-

lement, les structures qu'ils élaborent. Autant d'objets par lesquels ils se réalisent, mais qui sont toujours susceptibles aussi de se retourner contre eux, de tourner à l'*aliénation*, à la perte de soi. L'histoire concrète est ainsi toujours faite de contradictions ou de potentialités de contradictions ; elle est "dialectique" donc, en un sens différent, il est vrai, de celui trop purement optimiste et progressiste que le marxisme courant avait retenu. Ce concept d'*aliénation* demeure "précieux" ¹. »

En rupture avec le « marxisme courant », mais prolongeant une pensée authentiquement marxiste, André Gorz s'est fait le grand cartographe de la redistribution moderne et des nouvelles traductions de l'*aliénation*, traquant ses mécanismes inédits, ses mutations ininterrompues et son cortège de rapports de force et d'injustices sociales.

Malheureusement cette histoire ne s'est pas arrêtée avec la chute du mur de Berlin, et sa compréhension non plus ne doit pas s'interrompre. Même si cette complicité entre l'humain et le social a été poussée par certains jusqu'à un déterminisme mécaniste et absolu ne ménageant plus aucune place pour le sujet, l'apport marxiste grâce auquel on différencie davantage l'inné de l'acquis fait désormais partie de notre modernité.

Plus précisément pour son attention toute particulière portée sur les mécanismes économiques, la pensée marxiste va au-delà de l'examen du simple rapport de travail, de la seule confrontation travail/capital pour traquer la complexité des structures d'accumulation et de redistribution du capital.

1. *Études*, novembre 1990.

Comment prétendre aujourd'hui réformer, voire seulement réfléchir une fiscalité moderne sans prendre l'exacte mesure de l'état des lieux, notamment des structures de la propriété? Là aussi, cette vision « structuraliste » de la vie sociale a pu ici et là tuer l'homme... du moins une certaine idée de son autonomie, et de l'autonomie de certaines de ses activités.

Ainsi, en refusant toute auto-suffisance de nature à l'activité politique, il a cru qu'il suffirait de maîtriser les structures économiques pour résoudre toutes les émotions du pouvoir politique ouvrant ainsi une porte sur l'arrière-cour terrible du totalitarisme. Mais ce faisant, il a toutefois contribué à montrer qu'on peut difficilement « faire de la politique » sans tenir compte des contraintes économiques locales et plus globales.

Quel homme politique sérieux, à part les ultra-libéraux, peut encore aujourd'hui soutenir que le pouvoir politique, l'État, ne doit pas intervenir dans la vie économique? N'est-il pas paradoxal, sinon cocasse, de voir les pays politiquement les plus libéraux se faire les plus interventionnistes dans la recherche appliquée, par exemple, ou la conquête de nouveaux marchés extérieurs?

Enfin, et pour ne repérer que les perspectives les plus directement significatives quant à l'actualité opératoire d'une défense, il faut aussi lever un malentendu concernant la prétendue errance collectiviste de la pensée de Marx. Là aussi, soucieux d'être bref et schématique tout en évitant de fâcheuses restrictions, il faut redire très clairement que Karl Marx réfutait de son vivant le qualificatif de « marxiste » et qu'on ne saurait évoquer sa pensée qu'au pluriel. Nous l'avons mentionné, si Louis Althusser a pri-

vilégié une lecture du *Capital* au détriment des écrits d'une jeunesse plus humaniste, Henri Lefebvre, quant à lui, a passionnément défendu toute sa vie un marxisme personnaliste au service de la libération des individus « aliénés » par les structures de domination économique, politique et autres des sociétés développées, comme de celles qui le sont moins ou en passe de l'être.

Quelles que soient l'interprétation et la mise en pratique historique qu'aient pu faire Lénine ou les autres de la « lutte des classes », il est symptomatique que la pensée marxiste ait pu, à un moment ou un autre, apparaître comme la « voie royale » d'une nécessaire reconquête de la dignité. En effet, quelle autre philosophie que le marxisme a été aussi loin dans cet effort continué de chaque individu pour l'accomplissement de soi?

Persévérer dans son être, pour reprendre une formulation spinoziste. Les *Thèses sur Feuerbach* se terminent sur un « mot d'ordre » : les philosophes ont seulement interprété différemment le monde, mais ce qui importe, c'est de le changer. Encore une fois ce mot d'ordre n'est pas un programme. Il ouvre une perspective, une ligne de fuite pour sortir de l'aliénation présente sans toutefois en fixer les modalités. Des modalités qui parfois tourneront au drame, et pas seulement dans le Cambodge des Khmers rouges ou l'Éthiopie de Mengistu. Néanmoins, on ne peut pas être plus clair : « Changez le monde. » Quelle densité et quel héritage!

Aux individus eux-mêmes, engagés dans leur propre histoire, d'en déterminer les conditions. En 1921, au Congrès de Tours, ceux qui allaient devenir les communistes ont opté pour la rupture révolutionnaire, les amis de Léon Blum préférant le combat

parlementaire, la « collaboration des classes », en définitive le réformisme. Mais cela est une autre histoire...

En dernier lieu, pour résumer, on se doit de retenir du marxisme sa fantastique critique du capitalisme, une critique totale et structurale. Qu'on nous dise comment en cette matière ne pas viser la totalité, l'Un en toute conformité avec ce que s'efforce d'accomplir la raison occidentale depuis ses balbutiements de la Grèce antique à nos jours. Et comment ne pas être, pour une fois, d'accord avec Lucien Sève lorsqu'il écrit que la pensée de Marx peut difficilement se prolonger en une théorie opératoire du dépassement des contradictions du capitalisme, « mais qu'elle reste irremplaçable pour comprendre de façon critique ces contradictions ¹ » ?

Avec une opiniâtreté inavouée, Marx ne cesse de considérer et d'expliquer que l'accumulation sauvage et incontrôlée du capital se révèle être une calamité (malheureusement, là aussi c'est historiquement vérifiable). Ainsi livrés à eux-mêmes, les mécanismes du marché finissent-ils fatalement par favoriser les uns au détriment des autres, élevant un mur tout aussi honteux que celui de Berlin entre les dominants et les dominés. Un mur qui, lui, n'est pas près de s'écrouler, en nous rappelant systématiquement son implacable actualité ici et maintenant au sein de nos sociétés développées comme dans leurs relations avec celles du tiers monde.

1. *Communisme, quel second souffle ?* Messidor, 1990.

2. Les aventures de la raison

« La substance de l'Esprit est la liberté. Par là est indiqué aussi le but qu'il poursuit dans le processus de l'histoire : c'est la liberté du sujet, afin que celui-ci acquière une conscience morale, afin qu'il se donne des fins universelles, qu'il les mette en valeur ; c'est la liberté du sujet, afin que celui-ci acquière une valeur infinie et parvienne au point extrême de lui-même. C'est là la substance du but que poursuit l'Esprit du monde et elle est atteinte par la liberté de chacun. »

G.W. Hegel,
La Raison dans l'histoire.

Ce qui reste lorsqu'on a tout oublié ? Ramassé en une formule : une pensée avec un « s », plurielle et ouverte.

Reprenons à ce stade l'état des lieux et, pour continuer à « faire court », on peut oser une hypothèse de travail, plus concrètement un découpage en... tranches, rejoignant en cela les quatre versions de Dominique-Antoine Grisoni ¹.

Une première essentiellement politique, une deuxième économique, une troisième philosophique et une dernière dite de « résistance », aux frontières de la précédente et d'une éthique en devenir, restant à élaborer plus concrètement. On connaît bien la première, probablement engloutie sous les gravats du mur de Berlin. Définitivement engloutie ? Nul ne peut l'affirmer, les ruses de l'histoire se jouant depuis bien longtemps des concours de pronostics.

1. « La pensée aujourd'hui », *Nouvel Observateur*, octobre 1990.

A ce propos, on ne décrira jamais suffisamment ce que fut le délire bureaucratique, cette machine à produire les aveux de la dénégaration totalitaire.

On peut toujours relire *l'Archipel du Goulag*. Plusieurs raisons internes à la pensée marxiste canalisent cette terrible filiation : c'est bien Marx qui fait converger le sens de l'histoire avec l'évolution messianique du prolétariat fatalement auto-engendrée par le fonctionnement du capitalisme lui-même ; c'est bien Marx qui dépeint les « communistes » comme l'avant-garde éclairée du prolétariat, la partie la meilleure du prolétariat (*Manifeste communiste*, 1848). C'est bien Marx qui prétend ériger une « science du social » identique à celles de la nature, fidèle en cela à l'épistémologie dominante de son temps ; enfin c'est bien Marx qui, sans dresser un programme précis et figé, avons-nous dit, édicte toutefois une série de consignes annonciatrices de l'État prolétarien : « Expropriation de la propriété foncière et affectation de la rente financière aux dépenses de l'État (...) Centralisation entre les mains de l'État de tous les moyens de transport et de communication. Multiplication des manufactures nationales, travail obligatoire pour tous, constitution d'armées industrielles. » (*Manifeste communiste*.) Lénine, en effet, n'aura pas grand mal à trouver l'inspiration...

La deuxième tranche n'a guère remporté davantage de succès. Les économies planifiées ont fait la preuve de leur inadaptation aux flux des besoins, tant sur le plan intérieur que dans le cadre du commerce international régulant le plus souvent la rareté et la pénurie. On l'a constaté dans la totalité des pays de l'Europe de l'Est, y compris l'Union soviétique, comme à Cuba

qui vit actuellement une sorte d'apartheid économique entre, d'une part, le système de la *libreta* (carte de rationnement pour les produits de première nécessité comme les vêtements, chaussures et autres biens de consommation moins quotidiens à laquelle est soumis chaque citoyen cubain) et, d'autre part, les *tiendas*, magasins d'État relevant de la *cutatur* (organisme central de tourisme) exclusivement réservés aux touristes où l'on paie en dollars.

Système à deux vitesses qui génère bien évidemment une économie parallèle de passe-droits et de corruption officieusement admise au bénéfice de la *nomenklatura* locale. Autant dire que cette deuxième tranche du « socialisme réel » peut difficilement faire encore illusion et masquer l'incommensurable étendue du fiasco...

La troisième incarnation du marxisme nous ramène à ses prémices les plus authentiques, à savoir un pari philosophique presque kantien : celui de la critique de la société industrielle. On touche ici au fondement même de la pensée de Marx, à son émergence et son affirmation comme pensée indissociable d'un moment particulier des aventures de la raison occidentale. Dominique-Antoine Grisoni : « L'échec possible ne se mesure plus à partir du réel et échappe partiellement à l'épreuve des faits. Les perspectives changent. Du coup, la faille est moins patente et la prétendue "mort" du marxisme nécessite un véritable réexamen. »

Même s'il est presque devenu incongru et très certainement anachronique de « faire » de la philosophie, ce « faire » n'inaugurant plus quelque lien social que ce soit depuis belle lurette, la défense du marxisme devra se poursuivre précisément sur le terrain de

la philosophie. Même si on l'a volontairement oublié (oubli qui n'est pas dû qu'à l'injure du temps), Marx a commencé par entreprendre un travail philosophique.

Insistons ; la pensée de Karl Marx est d'abord une philosophie, c'est-à-dire un ensemble de concepts permettant une certaine lecture du monde, un déchiffrement, une meilleure compréhension de la réalité immédiate et sensible.

Bien sûr, entre Marx, Lénine, Staline, Mao ou Pol Pot existe une évidente filiation. Mais ce n'est pas la seule et, même si elle a pu nous monopoliser quasiment la presque totalité du champ marxiste contemporain, cette filiation n'annule pas les autres.

Par ailleurs, comment anticiper tous les effets, toutes les transformations et réappropriations à venir d'une philosophie au travail dans un espace-temps déterminé ? Dans le même ordre d'amalgame, doit-on se refuser la lecture des dialogues de Platon, parce que sa *République* contient en germe, comme la chrysalide le papillon, les fondements du goulag ? Nietzsche devient-il illisible parce que Zarathoustra garantit un modèle pour la race des seigneurs ?

Plus précisément encore, les sympathies désormais clairement établies de Martin Heidegger pour le III^e Reich interdisent-elles définitivement la lecture de *Sein und Zeit*, des *Propos sur l'humanisme* ou des *Chemins qui ne mènent nulle part* ? Nous ne le croyons pas. Toutes ces « aventures » de la raison constituent, à des étapes différentes notre mémoire, un patrimoine sur lequel il faut périodiquement revenir. Car comment prétendre essayer de comprendre l'histoire des idées du xx^e siècle en barbant telle ou telle de ses péripéties sous prétexte qu'elles ont donné lieu à des déve-

loppements et des suites auxquels nous n'adhérons pas ?

On peut toutefois légitimement ne pas accepter les modalités présentes (effets pratiques, moraux ou politiques) d'une pensée produite antérieurement. Il est bien sûr fort possible de refuser ou de revendiquer telle ou telle filiation, mais on peut difficilement faire l'économie d'une discussion sur les étapes constitutives de notre mémoire. Travail forcément récurrent, effectivement solidaire des préoccupations du moment présent, la chouette de Minerve prend son envol au crépuscule... La compréhension que prétend produire tout travail philosophique émerge souvent dans la reconstruction d'un retour possible mettant au travail une méthode particulière et les concepts propres de sa rationalité intrinsèque.

Pourquoi l'histoire de la philosophie est-elle problématique au point qu'on peut se demander ce que peut faire la philosophie de son histoire ?

Il semble que ce soit justement parce que tout travail philosophique, aussi puissant soit-il dans son actualité temporelle, ne peut indéfiniment éviter une explication, directe ou non, avec les autres savoirs qui l'ont précédé. C'est même le propre d'une pensée vivante d'entrer aussi en discussion avec ce qui diffère d'elle-même, de ses méthodes et de ses conclusions.

Parfois saturée de références qu'on pourrait prendre pour simple érudition (pensons seulement aux travaux de Michel Foucault), toute entreprise philosophique induit plus ou moins explicitement et même par défaut une théorie de la connaissance. Théorie et même absence de théorie constituée sont, par leur contenu propre, prises dans l'impossibilité pratique de se comporter comme si d'autres savoirs n'avaient jamais existé avant elles.

Les tentatives métaphysiques qui ont postulé l'aversion la plus radicale pour toute théorie de la connaissance demeurent elles aussi dramatiquement impliquées par les mots eux-mêmes de leur propre expression.

L'irréductibilité de la langue, elle aussi tributaire de sa propre histoire, était là, pré-existant à toutes les tentatives absolues de recherche du fondement originaire le plus pur, le moins entaché des souillures de l'histoire.

L'irréductibilité de la pensée de Marx nous adresse une autre mise en garde : celle de la logique interne et propre du travail philosophique confronté à ses détours, ses errances et ses avancées. Si le cheminement est parfois balisé de formules ramassées, synthétiques et percutantes, celles-ci ne sauraient toutefois nous amener à faire l'impasse sur la problématique d'ensemble qui sous-tend la recherche dans sa totalité.

Aussi, pour construire personnellement sa propre réflexion, dans sa propre appréciation de la pensée de Marx, faut-il nécessairement en passer par la lecture des textes, ne serait-ce que pour fonder sa propre prise de position sur une connaissance directe, de première main. C'est un vrai travail, bien sûr plus contraignant que le colportage des pré-jugés, des idées reçues et d'une connaissance de l'à-peu-près, toujours enclin à la caricature ou au procès d'intention.

Ce rappel semble aller de soi comme la plus évidente des lapalissades. Pourtant notre temps, qui distille une telle aversion non seulement pour la pensée marxiste mais, semble-t-il, pour toute entreprise de la pensée, fait de cette platitude un enjeu capital et prioritaire. L'ensemble de nos sys-

tèmes de représentation, d'information et de communication, la société médiatique, « Leviathan moderne », sort son revolver dès qu'il est question de diffuser un savoir contradictoire.

La rationalité marchande semble avoir rendu impossible la circulation d'autres savoirs que ceux correspondant aux canons stricts de l'offre et de la demande. Comme s'il s'agissait d'évacuer toute forme d'expression autre que celle de l'actuelle gestion exclusivement quantitative du quotidien. Autre platitude : ô combien est-il frappant que Marx ait été un des auteurs les plus commentés de toute l'histoire de la philosophie, tout en demeurant un des penseurs les moins connus, car rarement lu dans le texte de l'œuvre !

Aussi faudrait-il commencer par « lire » Marx. Répétons-le : le comité dernièrement constitué à Berlin pour défendre la poursuite de la publication des 130 volumes des œuvres complètes proteste à juste titre. « Il faut que le projet soit mené à bien car les générations actuelles et futures de chercheurs ont besoin de l'édition complète, qu'ils soient marxistes, non marxistes ou anti-marxistes. » En effet la question, on l'a dit, n'est pas d'adhérer ou non aux thèses marxistes mais bien de poursuivre un certain travail. Il s'agit de savoir si la poursuite de ce travail est aujourd'hui possible et quelles conditions réunir pour délimiter des espaces de discussions avec les penseurs du passé. « Ainsi plus nos canons seront variés — plus nous aurons de *Geistresgeschichte* en concurrence — plus nous serons aptes à reconstruire d'abord rationnellement, puis historiquement la pensée des philosophes dignes d'intérêt. La tendance à écrire des doxographies s'affaiblira au fur et à mesure que cette compétition se renforcera, ce dont nul ne se plaindra. Il est

peu probable que cette compétition finisse par disparaître, et, tant qu'elle perdurera, nous conserverons ce sens de la communauté que seul un dialogue passionné rend possible¹. »

La pensée de Marx n'est pas ici seule en cause. C'est une « mémoire », avons-nous dit, un état d'esprit doté d'un savoir-faire et de procédures propres qui se trouvent gravement menacées. Permettons-nous de rappeler que lorsque Marx entend remettre la dialectique hegelienne sur ses jambes, c'est un démarquage considérable avec l'idéalisme (colonne vertébrale de la philosophie occidentale) qui se joue à ce moment-là. La confrontation inachevée entre la tradition matérialiste et l'idéalisme des grands systèmes judéo-chrétiens vit à ce moment crucial une de ses crises décisives, déterminant en cela des champs inédits de l'intelligence humaine. Doit-on appeler cet épisode d'extrême tension une révolution, une rupture épistémologique ? Peu importe si l'on saisit à quel point le fait de comprendre l'individu à partir de sa densité sociale, de son être social, conditionne des cheminements fort différents de ceux qui prolongent les critères d'intelligibilité de l'idéalisme classique...

La pensée de Marx n'est pas ici seule en cause. On y rencontre aussi et notamment celles de Feuerbach et de Hegel.

L'examen de la *Phénoménologie de l'Esprit*, de l'*Encyclopédie* ou de *La Philosophie du droit* met en confrontation avec l'idéalisme kantien des différentes critiques. Et comment appréhender Emmanuel Kant sans maîtriser les modalités de la théo-

1. Richard Rorty : *Quatre manières d'écrire l'histoire de la philosophie*, Le Seuil, novembre 1989.

rie cartésienne du sujet et de liberté, elles-mêmes savamment déconstruites, *more geometrico* par l'*Éthique* de Spinoza ?

Qui a peur de la philosophie ? se demandait à la fin des années soixante-dix le GREPH (Groupe de recherche sur l'enseignement de la philosophie). On se souvient avec quelle détermination quelque 2 000 personnes, et pas seulement des enseignants, des étudiants ou des chercheurs, se réunissaient dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne les 16 et 17 juin 1979 pour les États généraux de la philosophie.

Les craintes formulées durant cette réunion concernaient bien évidemment l'espace de l'enseignement, de la recherche et de la formation, durement amputé par les politiques universitaires du pouvoir de l'époque.

« Dans très peu d'années il n'y aura même plus de candidats à la licence et à la maîtrise de philosophie, ni *a fortiori* aux concours de recrutement de la philosophie », s'exclamaient Vladimir Jankélévitch, prémonitoirement persuadé du danger que courait la patrie d'alors. « A ce moment le problème sera résolu. Le tarissement à la source, voilà la solution finale ! La philosophie arrivée à l'extrême limite du rabougrissement n'aura même plus besoin qu'on l'extermine... Il ne restera de l'ancienne terminale qu'un misérable petit trognon. Il n'y aura plus de philosophie, donc plus de contestataires, on ne verra plus autour des facultés ces peuplades bruyantes qui hantent les cauchemars des chefs d'entreprises. Les chefs d'entreprises pourront dormir tranquilles. »

Aujourd'hui, non seulement ils dorment vraiment tranquilles, mais ils ont investi l'université. Une majorité d'étudiants n'aspirent plus qu'à jouer précisément ce rôle. Les stratégies anticipées par Vladimir Jankélévitch ont non seulement vitrifié la

quasi-totalité des circuits universitaires, mais inervé désormais l'ensemble de la société civile vibrant au rythme cardiaque des gagners et des faiseurs d'argent. Marx le philosophe aurait pu tenir les propos de Jankélévitch.

En son temps, il en a tenu d'autres indiquant des perspectives similaires : celles d'un savoir résolument critique contre l'ordre du monde...

3. Changer la vie ?

« La discussion sur la réalité ou l'irréalité d'une pensée qui s'isole de la pratique, est purement scolastique. »

Karl Marx.

Critiquer l'ordre du monde... On touche ici au quatrième marxisme de Dominique-Antoine Grisoni, à notre troisième couche de nécessité ramassée dans la onzième thèse sur Feuerbach : « Les philosophes ont seulement interprété différemment le monde, ce qui importe, c'est de le changer. » Marxisme de résistance plus que de conception comme le furent les marxismes politiques et économiques. Cette couche est moins clairement délimitée que les précédentes, concernant aussi bien les mouvements de libération des pays du tiers monde durant la décolonisation et les années soixante-dix que mai 1968, la révolte étudiante et d'autres mouvements sociaux tels que celui des femmes, des régionalistes ou de protection de l'environnement produisant leurs effets jusqu'au début des années quatre-vingts.

C'est à Jean-Paul Sartre que l'on doit la célèbre formule : « Je considère le marxisme

comme l'indépassable philosophie de notre temps. » L'auteur de *l'Être et le Néant* ne postulait pas ainsi une fermeture du champ de la raison mais reconnaissait à la pensée de Marx le statut d'« hypothèse de travail féconde ». Pour reprendre sa propre formulation : « La tentative la plus radicale pour éclairer le processus historique dans sa totalité. » Cette totalité constitue une donnée essentielle de la philosophie de la liberté que cherche à établir Sartre, comme si elle en garantissait l'environnement mais aussi les limites. Il ajoute aussitôt : « Parce que je tiens l'idéologie de l'existence et sa méthode "compréhensive" pour une enclave dans le marxisme lui-même qui l'engendre et la refuse tout à la fois. »

Contrairement à l'ontologie classique aristotélicienne, abondamment reformulée par les scolastiques, Sartre considère fermement que le seul fondement possible pour une ontologie de l'existence réside dans le cogito cartésien et l'affirmation de sa liberté d'action dans le monde.

Dans sa confrontation avec le marxisme, il trouve les garde-fous qui lui serviront à empêcher toute résurgence d'idéalisme tout en demeurant méfiant envers le marxisme officiel des années cinquante hypnotisées par le modèle des sciences de la nature. Hypnose qui débouchera sur l'affaire Lyssenko, et ce débat lamentable sur la confrontation entre « sciences bourgeoises et sciences prolétariennes » tout en voyant les responsables du Parti accéder aux fonctions de savants gardiens et producteurs des vérités historiques admissibles et conformes au fonctionnement de l'État prolétarien.

Le grand projet de la *Critique de la raison dialectique* se présente d'emblée comme une tentative de rompre les liens du marxisme avec une scientificité importée

d'un autre champ théorique et avec une classe de prédilection déterminée, l'État prolétarien alors incarné par l'Union soviétique et les pays frères... en définitive avec le communisme.

Dans une interview accordée à *Listy*, l'hebdomadaire de l'Union des écrivains tchécoslovaques dans Prague occupée et publiée dans l'édition datée du 12 décembre 1968, Sartre explique comment cette mise en chantier d'une complémentarité possible entre l'existentialisme et le marxisme vise l'action sur et dans le monde, rejoignant ainsi la célèbre thèse sur Feuerbach déjà citée et qui invite les philosophes à aussi changer le monde. Comme cette explication est devenue quasiment introuvable, excusez-nous de citer littéralement : « La théorie du réalisme historique est forcément une théorie de passivité, si l'on parle de réalisme historique en tant que concept se situant en dehors de la volonté. Il n'existe pas de réalité historique donnée une fois pour toute, nous avons pu constater dans le passé qu'il est possible de dépasser une situation économique et sociale, qu'il est possible de la surmonter par la négation de ce qui existe pour chercher quelque chose d'autre (...) La réalité ce n'est pas la situation des affaires humaines et des faits que nous pourrions qualifier d'inertes. Cela reviendrait dans ce cas à concevoir l'homme comme étant absolument perdu. Cela signifierait une matérialisation déshumanisée, et par là-même, l'objectivation de l'homme se retournerait contre lui-même (...) L'histoire ne s'est jamais faite par l'acceptation de la réalité historique. Au contraire, elle s'est toujours accomplie par l'intermédiaire de gens qui ont dit "non", et qui ont dit "non" pas

seulement pour des raisons morales ou politiques, mais bien parce qu'ils ne supportaient pas une telle situation. »

Le marxisme fournit au sujet en situation, confronté aux difficultés de son temps, les concepts de la compréhension de sa condition donc les moyens de sa résistance. Le vieux Gisors de *La Condition humaine* de Malraux le dit très clairement : « Le marxisme n'est pas une doctrine, mais une volonté, c'est, pour le prolétariat et les siens, la volonté de reconnaître, de se sentir comme tels, de vaincre comme tels ; vous ne devez pas être marxistes pour avoir raison, mais pour vaincre sans vous trahir. » Le « marxisme de résistance » ne saurait se restreindre aux données fixes d'un programme ou d'un manifeste, fût-il communiste ou autre chose, mais, d'une manière certes un peu floue, il jette les bases d'une véritable ontologie sociale toujours en situation, embarquée dans une actualité changeante.

Sans vouloir à tout prix restaurer les vieilles luttes emblématiques de « l'engagement » de l'intellectuel, cette ontologie sociale peut se faire moins tapageuse, plus pragmatique et quotidienne. Qui décide de son actualité actuelle ou de son anachronisme ? Qu'est-ce qui détermine son « opérationnalité » ou sa caducité ? Qu'est-ce qui fonde son adéquation ou son inadéquation à la pertinence d'une action quelconque ? Nous sollicitons un des personnages de *La Condition humaine* dans la portée d'une volonté qui sort d'elle-même, pour s'impliquer et correspondre à une volonté plus objective, plus générale, susceptible de changer le monde. D'objet de la nécessité historique, Gisors entre dans la perspective de devenir sujet de cette nécessité ; non pas sujet absolu, mais sujet plus ou moins concerné par le saisissement de sa densité

de sujet. Insociable sociabilité, cette persévérance en croise d'autres tissant une approche plus universelle du monde.

En son temps cette approche a trouvé dans le mouvement ouvrier une incarnation historique majeure et déterminée. D'autres incarnations ont continué à donner chair à la volonté de Gisors pour « changer de vie ».

Dans nos vieilles démocraties parlementaires, certains partis politiques progressistes ont su adapter « cette révolte » au contexte institutionnel de la vie publique. En son temps, la formule de Rimbaud a façonné l'horizon indépassable du jeune parti socialiste français frais émoulu du congrès d'Épinay en 1971.

Durant dix ans la formule a fantastiquement symbolisé le « non » que le PS n'a cessé d'adresser à la réalité d'une société française figée dans ses déséquilibres et ses injustices. Il a fini par vaincre les réactions et devenir un parti de gouvernement. Négation de la négation, le « dire non » s'est mué en « faire », non pas en parfaite symétrie avec son ancien programme d'opposition, mais en confrontation avec les aléas des aventures de la raison et de la raison dans l'histoire. Dépositaire d'une tradition intégrant à part entière le marxisme de résistance ayant donné raison à Léon Blum contre Thorez et les marxismes de rupture, les socialistes français ont-ils vaincu sans se trahir, toujours en écho à la parole de Gisors ? A chacun d'en juger.

Cette victoire a néanmoins altéré sinon la nature établie, du moins la perception qu'on a pu s'en faire, d'un parti progressiste, d'un parti qui veut justement changer la vie... Elle a changé les conditions d'expression de ce « non », individuel ou collectif. Plus brièvement, elle a transformé les conditions de l'engagement politique, en

rendant certaines caduques et en en réévaluant d'autres.

« Partout où le peuple n'exerce pas son autorité et ne manifeste pas la volonté par lui-même, mais par des représentants, si le corps représentatif n'est pas pur et presque identifié avec le peuple, la liberté est anéantie. » Cette déclaration n'est pas de Michel Rocard, mais de Robespierre qui aurait pu poursuivre en ces termes, entendus à Joué-les-Tours fin août 1990 : « Parti, gouvernement et parlement ne sont ni fondés, ni légitimés à vouloir autre chose que ce que veulent les Français. »

Par cette filiation rousseauiste, celui à qui l'on reproche toujours d'incarner la « droite » du parti socialiste pose judicieusement la question provocante de l'utilité du PS et des partis politiques en général, au moment même où celui-là s'interroge sur son « projet ». Et ceux-ci sur leur avenir. Le Premier ministre inaugurerait-il un « boulangisme de gauche », ou instillait-il de nouveau un vaccin de réalisme au parti socialiste, qui se comporte encore comme un groupe d'opposition depuis que l'ancien leader du PSU est à Matignon ?

Une fois de plus, le « parler vrai » aurait-il fait mouche avant même que les éléphants ne perçoivent la cible ? En effet, poser la question en ces termes, c'est se placer au cœur d'une inquiétude qui dure : crise des partis, crise des institutions, crise du politique, crise de la représentation et de la participation.

La V^e République s'est faite contre le « régime des partis », mais s'est fondée sur une constitution qui, pour la première fois en France, établit leur rôle dans le fonctionnement des institutions : « Les partis et groupements politiques concourent à l'expression du suffrage. Ils se forment et exercent leurs activités librement. Ils doi-

vent respecter la souveraineté nationale et la démocratie.» (Article 4.)

Outre les conséquences d'une pagaille sémantique inédite et notamment due à la retentissante faillite du « socialisme scientifique » dont nous parlions, la classe politique dans sa totalité n'a, pour le coup, pas suffisamment mesuré les conséquences de l'alternance saisi ni à quel point la « coupure » de mai 1981 nous avait fait basculer dans une logique bipartiste où seulement deux coalitions plus ou moins stables seraient peu à peu amenées à dominer la vie politique. Et s'il s'avère encore hasardeux de comparer cette évolution aux bipolarisations britannique, américaine ou allemande, la consolidation du fait majoritaire a modifié irréversiblement notre champ politique. Les deux ans de cohabitation n'ont fait que surévaluer cette figure constitutionnelle, comme si, désormais, on avait épuisé toutes les autres potentialités que permet la constitution, donc désamorcé une capacité de résistance.

Là aussi, c'était l'avènement d'un savoir absolu sinon d'une certaine fin de l'histoire. Fin passagère ou durable ? Agonie durable déconstruite puis reconstruite du parti en soi, avec un grand « P », le parti communiste étant, pour certains, destiné à mourir, laissant orphelin quelque 8 % de l'électorat. Le « parti de l'étranger », le grand méchant loup du système victime de la « transparence » et de la « restructuration » venues de l'Est, conforte lui aussi l'irrésistible progrès de cette bipolarisation : oui/non ! La résistance changerait-elle de camp ?

Mais devons-nous vraiment attendre que tous les chats soient gris, que tout s'annule dans l'harmonie de surface d'une indétermination infinitésimale démultipliant la victoire supposée du capitalisme et du cogito de la marchandise pour repenser la partie

et les partis ? Les circuits renouvelés de l'économie de marché sont en passe de se substituer à toute autre tentative de régulation du champ social, comme si désormais la loi — ô combien impitoyable — de l'offre et de la demande était susceptible de faire figure de seule identité possible pour l'honnête homme de cette fin de siècle !

A travers le rejet de toute médiation symbolique, le refus de toute forme de contrainte sociale, au nom d'une liberté purement formelle, sinon d'une autonomie absolue de l'ego, la très libérale affirmation du « moi » en vient petit à petit à justifier les ségrégations de toutes sortes. Racismes au quotidien, dont on mesure encore à peine les conséquences pour demain. Au vrai, nos sociétés se restructurent sans pour autant assurer la pérennité minimale d'une quête de sens autre que celui de la plus-value.

Aussi, et comme pour pallier cette psychose sociale généralisée, nous voyons de toutes parts la densification des machines d'enfermement et de contrôle, le renforcement et la démultiplication des chaînes coercitives.

Silencieux, mais en acte, le retour du fascisme ordinaire est là ; lorsque l'exclusion n'est plus un phénomène marginal, mais qu'elle irrigue les déterminismes de nos conduites, nul doute que c'est la fonction même du fait politique, et par conséquent des partis censés en traduire l'expression, qui s'en trouve compromise.

Que faire ? Redire aux animateurs du parti socialiste de s'animer dans les quartiers de nos villes, de travailler à l'amélioration de la vie quotidienne, à la réhabilitation de nos logements, aux progrès de l'éducation et de la formation, ainsi qu'à l'intégration des exclus. Les cages d'escalier sont encore

béantes comme une question en suspens, et c'est peut-être dans leurs résonances quotidiennes qu'une gestion ennuyeuse peut se réifier en impulsant la plus essentielle quête du sens. Les Français ne reprochent pas vraiment aux politiques ce qu'ils sont. Ils leur reprochent surtout ce qu'ils ont la prétention d'être : c'est-à-dire les détenteurs d'une vérité qui leur serait extérieure. N'y aurait-il donc plus de politique mais que des politiciens ? Une fois déjà, dans l'histoire récente de la France, la société et l'opinion ont déserté le champ politique. On ne devrait pas l'oublier.

Dans le contexte de cette interrogation et après avoir tellement dénigré les maîtres penseurs et dénoncé la tyrannie du logos, exploitant toutes les variantes du reniement de soi, les permanents de la République des clercs ont eux aussi perdu quelque prestige. Leur aptitude à engager le débat et à animer de nouvelles tentatives d'évaluation du monde a passablement chuté dans les sondages, provoquant un certain vague à l'âme, un mal du siècle certain qui n'est pas sans quelque analogie avec le ressentiment de cette jeune aristocratie définitivement écartée du pouvoir dès la fin du XVIII^e siècle et qui se traduira par une réaction du sentiment contre la raison.

Expression de cette mise à l'écart et reconversion obligent : les intellectuels d'aujourd'hui se recentrent comme ils peuvent en faisant aussi dans l'ode au désenchantement du monde, mais avec infiniment moins de succès que leurs aînés romantiques. Ainsi on magnifie l'air du vide et l'évanescence des choses en essayant de se persuader que ce délitement généralisé constitue le stade suprême de la démocratie. Dans la confusion et l'indétermination ambiante des vestiges de rationalité de plus en plus éphémères, l'individu pourrait enfin

donner la pleine mesure de sa liberté. Opposition déjà vue du culte du moi à l'idéalisme classique fondé sur les filiations d'une tradition prenant notamment racine dans l'Antiquité gréco-romaine... à la différence près que l'actuel refus de « traditions » intellectuelles se consume dans les innombrables pantomimes de la représentation de ce vide dont on se grise paradoxalement jusqu'à l'effacement de soi sur la scène sociale. Scène non pas désertée pour autant, mais investie par d'autres acteurs plus en conformité avec l'air du temps. Ainsi, l'heure serait aux « fictions opératoires », ne cesse de répéter Philippe Sollers. Dans la même logique, la « nation », concept jadis teinté de juridisme bourgeois et suspect de couvrir toutes les accumulations capitalistes des classes dirigeantes d'une même communauté humaine et territoriale, s'affirme maintenant comme la référence majeure de la prétendue gauche du PS, celle-là même qui, à l'époque du CERES, ne cessait de raccrocher ses mots d'ordre à un certain marxisme... Comment ne pas être saisi de vertige au pied du vide de cette étrange dialectique qui voudrait faire passer aujourd'hui la nation pour une idée nouvelle ?

Après les nouveaux philosophes, décidément l'intelligentsia française ne nous épargnera rien. Et le courant de Jean-Pierre Chevènement, rebaptisé « Socialisme et République », n'est pas le mieux placé pour ainsi déplorer la mort du mouvement ouvrier, la seule vraie gauche à ses yeux, donc la mort de toute gauche authentique. Heureusement, le marxisme de résistance a encore plus d'une ruse dans son sac et, sur les gravats de ces décadences politiques et économiques, il nous engage à toujours reconstruire...

II. RECONSTRUCTION PAR TROIS

« Le but final de l'instauration d'un régime politique n'est pas la domination, ni la répression des hommes, ni leur soumission au joug d'un autre. Ce à quoi l'on a visé par un tel système, c'est à libérer l'individu de la crainte — de sorte que chacun vive, autant que possible, en sécurité, en d'autres termes conserve au plus haut point son droit naturel de vivre et d'accomplir une action (sans nuire ni à soi-même ni à autrui). Non, je le répète, le but poursuivi ne saurait être de transformer des hommes raisonnables en bêtes ou en automates ! Ce qu'on a voulu leur donner, c'est bien plutôt, la pleine latitude de s'acquitter dans une sécurité parfaite, des fonctions de leur corps et de leur esprit. Après quoi, ils seront en mesure de raisonner plus librement, ils ne s'affronteront plus avec les armes de la haine, de la colère, de la ruse, et ils se traiteront mutuellement sans injustice. Bref, le but de l'organisation en société, c'est la liberté ! »

Baruch Spinoza,
Traité théologico-politique, 1670.

1. Éloge de la social-démocratie

« Quelle que soit la valeur scientifique d'une doctrine, du moment qu'elle devient gouvernementale les intérêts de l'État ne lui permettent plus l'investigation désintéressée ; et son assurance scientifique même la conduit d'abord à s'imposer dans l'éducation, puis à se soustraire à la critique par les méthodes de la pensée étouffée. Les rapports entre l'erreur et la connaissance juste sont encore trop obscurs pour que l'on puisse prétendre les régler d'autorité ; sans doute faut-il aux hommes de longs cheminements à travers les hypothèses, les erreurs et les essais de l'imagination pour arriver à en dégager des connaissances plus exactes, en partie provisoires : car il y a peu d'exactitudes définitives. C'est dire que la liberté de la pensée me semble une des valeurs les plus essentielles. »

Victor Serge,

Mémoires d'un révolutionnaire, 1901-1941.

« Reconstruire ? Mais pour quoi faire ? Que faire en effet... » restera sans doute la meilleure des questions que n'a jamais posée Lénine... En 1976, Pierre Mendès France écrivait : « Tout ce que nous avons, nous le devons à ceux qui nous ont précédés. Ils ont lutté pour des principes qui ne sont pas d'un temps plus que d'un autre. Les maximes de Saint-Just et de Léon Blum ne sont pas périmées. Le malaise que nous ressentons face aux pays de l'Est vient précisément de ce qu'elles y sont trop méconnues et que nous ne pourrions pas nous y résigner sans céder au pessimisme ¹. » Ces

1. *La Vérité guidait leur pas*, Gallimard, 1971.

lignes qui recèlent une telle puissance d'anticipation nous ramènent à un moment clef de l'histoire chronologique du « marxisme politique » pour reprendre les catégories précédemment mises en place. En mars 1919, au Kremlin, Lénine a fondé la III^e Internationale baptisée Komintern. Au sortir de la Première Guerre mondiale, un peu partout, naissent des partis communistes principalement issus des courants extrémistes des mouvements sociaux-démocrates constitués durant la deuxième moitié du XIX^e siècle dans les pays européens les plus industrialisés. Ce mouvement, dès le départ dualiste, intègre d'une part son attachement à la démocratie sociale et d'autre part au « marxisme politique » tel qu'il s'exprime dans le *Manifeste communiste* de Marx et Engels. A cette époque l'Allemagne, espèce de laboratoire du « socialisme », met en présence l'ensemble des données politiques et théoriques qui déboucheront sur le déchirement et la scission du grand mouvement social-démocrate. Le « révisionnisme » d'Eduard Bernstein s'oppose durement aux positions de Karl Kautsky et Rosa Luxemburg farouchement contre l'intégration du mouvement ouvrier dans la logique capitaliste d'une économie de marché. Ces derniers optent pour une stratégie de rupture avec le capitalisme, c'est-à-dire pour une lutte sans concession défendant la « pureté » du « marxisme politique » en opposition aux « déviations réformistes » émanant principalement des milieux syndicalistes et mutualistes. Cette dualité ne caractérise pas seulement la situation du mouvement en Allemagne, mais aussi celle des pays d'Europe du Sud, les scandinaves ayant choisi depuis plusieurs années déjà la « deuxième voie », à savoir que dans les situations politiques où l'idée de démocratie est accep-

tée, un renversement violent des institutions ne se justifie pas, tandis qu'il s'agit ici d'étendre au domaine social les droits conquis dans la sphère politique : c'est la démocratie sociale...

La guerre de 1914 a fortement cristallisé cette opposition, puisque nombreux furent les animateurs de la « deuxième voie » à abandonner l'internationalisme prolétarien avant d'accepter la guerre au nom de « l'intérêt national ».

En France la scission s'effectuera en décembre 1920 au congrès de Tours opposant les communistes à Léon Blum, partisan de la « deuxième voie ». Malgré l'essor des partis communistes, les sociaux-démocrates s'organisent et conservent leur filiation socialiste tout en abandonnant aux premiers les références directes au marxisme non seulement politique mais aussi philosophique. Un des plus fantastiques malentendus théorico-historiques prend racine dans cette déchirure dont les aboutissements trouvent leur épilogue à Berlin dans la nuit du 8 novembre 1989 avec la chute du mur, victoire posthume de Léon Blum. A partir de la fracture de 1920, le léninisme va progressivement s'approprier la totalité du marxisme dans toutes ses différentes couches en y ajoutant une redoutable théorie de l'État prolétarien et les préceptes de l'économie planifiée. Désormais le marxisme et le léninisme ne feront qu'un, directement assimilés dans la qualification qu'on fera des régimes communistes. Pour leur part les « sociaux-démocrates » allemands et français qui se retrouveront au sein de la SFIO (Section française de l'internationale ouvrière) n'en continuent pas moins de revendiquer la collectivisation des moyens de production et d'échange tout en traçant une ligne politique plus pragmatique qui semble souvent

ne pas correspondre du tout aux objectifs proclamés. Les premiers n'auront cessé de rejeter les responsabilités de la rupture sur les seconds, plus que régulièrement traités de « sociaux-traîtres ». Des « sociaux-traîtres » affichant clairement leur rejet des stratégies révolutionnaires, de renversement et ruptures pour privilégier, à travers une amélioration constante et selon un rythme plus ou moins soutenu du niveau de vie, les groupes sociaux les plus défavorisés. Une pratique politique qui progressivement s'impose comme modèle faisant directement écho à un nom symbole : Bad Godesberg, petite ville au sud de Bonn qui nous ramène en Allemagne en 1959 où le SPD (parti social-démocrate d'Allemagne), réuni en congrès, procède à une complète remise à plat de ses fondements théoriques. C'est dans cette petite ville que le SPD prend définitivement congé du « marxisme politique et économique » pour se transformer officiellement en parti réformiste. Durant ce congrès s'effectue l'étrange et nécessaire mutation du parti d'opposition en parti de gouvernement. Il s'agissait en effet de se préparer aux futures responsabilités d'un pouvoir conquis et assumé, donc d'acquérir aussi le soutien des classes moyennes relativement effarouchées par le « marxisme politique » et la stratégie révolutionnaire. Très clairement, Bad Godesberg proclame que « le parti social-démocrate est devenu d'un parti de la classe ouvrière celui du peuple ». Rompant sans ambiguïté avec le marxisme classique des deux premières couches (politique et économique) et même avec le « révisionnisme » se cantonnant à ses frontières, le nouveau programme issu du congrès stipule que « la concurrence libre et la libre initiative des entrepreneurs sont des éléments importants de la politique économique social-démocrate », le

Parti admettant comme fonctionnement économique le marché libre en garantissant toutefois les conditions d'une réelle concurrence. Un modèle qui reconnaît « la propriété privée des moyens de production ayant le droit d'être protégée et encouragée dans la mesure où elle n'empêche pas la création d'un ordre social juste ». Idée de justice et d'équité qui s'inscrit dans le prolongement des filiations chrétiennes et de l'humanisme classique : fondements du « socialisme démocratique ». En définitive, la social-démocratie définit davantage une conception de gouvernement qu'une politique ou un système politique déterminé *a priori*. Cette conception se fonde notamment sur différents espaces de négociation délimitant le champ d'intervention des acteurs sociaux associés à la prise de décision politique par le biais de leur centrale syndicale ou d'autres organismes associatifs privés ou publics de concertation. Cette confiance dans une concertation la plus permanente possible repose sur un ensemble de repères éthiques dont il faudra reparler (solidarité sociale, respect des positions adverses, persévérance de la négation pour inventer contractuellement le dépassement de contradictions la plupart du temps présentées comme insurmontables par les différents protagonistes : autrement dit un certain pragmatisme alliant des principes forts sur lesquels on ne transige pas et les données incontournables de la Realpolitik). Sur le plan économique la social-démocratie ne se réduit pas aux pratiques de Keynes : aux prestations garanties par l'État-Providence, notamment aux redistributions de revenus. Non seulement cette pratique n'est pas l'exclusivité de la social-démocratie, mais cette dernière entend utiliser aussi d'autres moyens d'intervention pour atténuer les grands déséquilibres économiques et favo-

riser une meilleure égalisation des revenus ainsi qu'une protection sociale accrue des plus défavorisés. Néanmoins l'intervention sur le partage de la valeur ajoutée entre profits et salaires demeure un des enjeux centraux de la politique économique des sociaux-démocrates, d'autant plus que rien, après la faillite des économies planifiées du socialisme réel, n'offre la moindre alternative en la matière. Vraisemblablement cette répartition liée à la fixation des salaires continuera d'alimenter les contradictions majeures de nos sociétés occidentales, indépendamment de quelque considération et discours idéologique que ce soit. Aussi tous les courants les plus à gauche ou prétendus tels des partis socialistes européens feraient bien de le noter, réconciliant ainsi leurs paroles et leurs actes et éclaircissant le passage d'une pratique de parti d'opposition à celle d'une formation de gouvernement. Cet effort minimal de rigueur intellectuelle et politique aurait épargné à la gauche française bien des erreurs et un irrécupérable gaspillage de temps consacré aux *disputatio* idéologiques plutôt qu'à la mise en œuvre pratique et concrète de ses ambitions.

Effectivement en France, « l'idée » sociale-démocrate est récente et ne connaît pas la mémoire de ses voisins du Nord. C'est seulement le 8 décembre 1981, à l'occasion du centenaire d'HEC, que pour la première fois depuis que la gauche est au pouvoir, le chef de l'État déclare : « Il est évident que le profit est le moteur sans lequel il est inconcevable qu'une entreprise subsiste (...) Les chefs d'entreprise et les pouvoirs publics ne doivent pas être des adversaires, ils devraient être des partenaires. » Et de conclure par un appel à la mobilisation des Français « dans un formidable esprit d'entreprise à